

Mon bien-aimé, comme je me souviens de cette dernière visite de Jean Cras, il y a dix ans déjà ! Tu ne te déplaçais alors qu'avec une canne et tes yeux presque aveugles ne distinguaient plus qu'à travers un brouillard choses et gens. Tu avais pourtant tenu à l'accueillir toi-même à la gare de Mont-de-Marsan que tu connaissais comme ta poche. Quelle joie de nous retrouver tous les trois dans notre maison qu'il ne connaissait pas ! Tu l'avais réparée toi-même du temps où tu voyais encore assez et tu lui en fis les honneurs tandis que je préparais le repas. Il s'extasiait devant les tableaux que tu avais rapportés de nos séjours en Irlande et en Suisse et toi, tu ne tarissais pas de questions sur ses voyages lointains, sur ses charmantes petites, sur son adorable femme Isaure, sur la musique qu'il composait alors.

Après le déjeuner, nous nous étions rendus au salon où trônait le piano droit, seul instrument réchappé de nos nombreux déménagements, et là une surprise nous attendait : Jean Cras avait apporté la partition de son opéra *Polyphème*, inspiré d'un poème d'Albert Samain, qui venait d'être imprimée et portait une dédicace manuscrite que je te lus. *À mon maître et ami Henri Duparc, sans qui je ne serais pas devenu ce que je suis. Avec toute mon affection filiale.*

Tu ne parvenais pas à cacher ton émotion et ce fut un moment inoubliable lorsque Jean se mit au piano pour te jouer l'entière partition que je déchiffrai alors pour toi, mon bien-aimé, en chantant le rôle de Galatée, la nymphe infidèle, tandis que Jean s'était chargé de tous les autres rôles. Toute l'après-midi se passa ainsi à écouter cette musique superbe qui te faisait t'exclamer d'admiration.

Lorsque, au milieu de l'après-midi, notre ami s'arrêta pour souffler un peu autour d'une tasse de thé, notre émotion était à son comble. Je ressentais combien Jean Cras te devait, toi qui l'avais initié et conforté dans sa vocation, et en même temps, l'élève n'avait-il pas dépassé le maître ? Connaissant ta bonté profonde, je savais que tu ne lui en tenais nulle rigueur et que, dans un sens, il te prolongeait en te permettant de survivre à travers sa propre musique.

Après le thé, nous retournâmes au salon où Jean nous joua la fin de son œuvre. Quand il parvint à la scène finale, au cours de laquelle Polyphème, tel Œdipe, se crève les yeux pour ne pas contempler le bonheur du couple rival, on le sentit hésiter en abordant le dernier air du héros : "Mes yeux, mes pauvres yeux si joyeux à l'aurore.../ Après ce que j'ai vu, pouvaient-ils voir encore ?" Mais sur tes propres instances il tint à aller jusqu'au bout. Un silence solennel suivit la dernière mesure tandis que les deux amis s'étreignaient.

Le lendemain, apprenant que tu mettais tant de temps à te préparer pour te rendre, en face, à ta messe quotidienne (car tu ne voulais pas que l'on t'aide), Jean Cras me demanda de lui montrer tes dernières œuvres picturales, des pastels faits à Vevey de paysages peints par tous les temps. Je les ai là, sous les yeux : malgré ma faible vue, je ne puis les contempler sans une émotion intense qui me fait revivre les quelques années de bonheur familial au bord de ce lac de Genève qui te plaisait tant et que tu as pourtant voulu quitter, dans ton désir d'errance perpétuelle.

Je crois que c'est cette beauté du monde visible qu'il garda de toi en son cœur, car nous ne devions plus le revoir : il allait être emporté en quelques jours, à Brest, par une maladie foudroyante que nous t'avons cachée, sachant très bien que tu n'aurais pu en supporter l'épreuve. Du moins auras-tu connu presque jusqu'à la fin cette douceur de l'amitié dont tu avais tant besoin pour alléger tes maux continuels et ne pas perdre totalement le goût de vivre.